

L'œuvré et l'oeuvrant

« *L'expérience d'exister avec l'autre précède l'existence de soi, elle en est la condition préalable et le support* »¹ et ce qu'on appelle couramment personnalité, est maintenue dans un processus continu de transformation, tant sur le plan cognitif qu'affectif, en lien avec l'évolution des expériences, des situations, des activités réalisées en interaction avec les autres.

Depuis plusieurs années, l'association Advocacy France développe dans des « *Espaces Conviviaux Citoyens* », lieux ressources ouverts sur la ville et autogérés par des personnes qui s'auto-désignent de façon « militante » *usagers de la santé mentale*, des pratiques émancipatrices visant l'exercice d'une pleine citoyenneté². Ces pratiques d'autodétermination de soi passent par l'utilisation de médias, d'interfaces (débats publics, forum, fêtes, ateliers d'art et d'expression), entre la personne et son environnement, au sens large, lui permettant de se situer à nouveau comme un sujet actif, capable d'avoir un impact sur cet environnement, capable d'entrer en interrelations et/ou en interactions. La restauration, pour celui qui ne l'éprouvait plus ou plus très nettement, du sentiment d'être en capacité de réaliser quelque chose est une étape nécessaire pour pouvoir reprendre les rênes de sa vie. Ces espaces sont construits par chaque personne proposant des activités et des projets. Le sens de la participation de chaque personne est à construire par chacune d'elle. La prise d'initiative est valorisée.

1 F Flahault, *be yourself*, Paris mille et une nuits 2006, p73

2 Ainsi c'est seulement dans une dynamique d'engagement que les personnes revendiquent une identité collective d'usagers : l'usager de la santé mentale est un militant dans un collectif ayant pour objectif la prise en compte de son expérience pour faire évoluer les politiques et les pratiques de santé mentale, dans la société toute entière, donc y compris dans les services de soin, mais aussi dans la cité. Cela inclut la prévention, l'accès au droit commun, l'ensemble des politiques et dispositifs sociaux. C'est pourquoi l'usager de la santé mentale se reconnaît d'abord comme citoyen, puisqu'il s'engage dans les débats de société.

Dans un document rendant compte de l'auto-évaluation³ des membres de l'Espace Convivial Citoyen de Paris, à propos de la création et de l'animation d'ateliers, Ariane, Véronique, (usagères) et Ben, Eric, (usagers devenus salariés dans des contrats aidés) s'interrogent lors de la réunion hebdomadaire d'autogestion du lieu :

- *J'ai proposé un atelier de scénario mais on n'en a pas voulu : il n'y a pas oui ou non ! c'est plutôt comment fait -on ? Qui est intéressé ? À la caisse d'épargne on a demandé une caméra numérique donc le projet de ce possible atelier était prévu. Par exemple : L'atelier ciné-club a du mal à fonctionner, le principe c'est la régularité, tenir l'horaire même si on a que deux personnes. Le nombre de personnes est variable. Comment faire pour qu'il n'y ait pas de sentiment de concurrence entre les différentes activités. Concurrence : qu'est-ce que ça voudrait dire ? deux ateliers aux mêmes horaires ? Entre ceux qui ont besoin d'un soutien supplémentaire et ceux qui savent mieux faire peut-être ? Ben et Eric jouent un rôle essentiel de relais dans le cadre de l'association ce qui biaise peut être la dynamique ? Deux questions sont posées - La question de l'atelier - Le rôle des salariés (discussion pour débattre sur l'organisation et la gestion du lieu : nécessiter de nouvelles pratiques ?). - Question de la prise d'initiatives, de la régularité de l'atelier (horaires/jours...). Deux questions importantes déjà posées lors du SMES⁴ : rôle de stimulateur des salariés-usagers.*
- *Véronique se demande pourquoi certains ateliers s'essouffent comme le chant ou l'art plastique alors que d'autres perdurent bien, comme la philo. Pour le groupe philo, c'est parce que les personnes sont dans un truc authentique, donc le renouvellement se fait automatiquement. On te donne les moyens de creuser dans ce que tu penses sans contrainte. Si l'animateur n'apporte pas le renouvellement / de nouveautés ça s'essouffle. Il faut que ce soit vivant et pas plaqué ou mécanique. Les groupes basés sur des techniques (chant, art plastique) fonctionnent s'ils sont basés sur des projets. Dans*

3 M-C Saint Pé, *Evaluation de l'Espace Convivial Citoyen Paris IDF, 2IRA, 2005* destinée à la DASES.

4 Accueil de 30 personnes venues de toute l'Europe dans le cadre d'un programme d'échanges de pratiques : *Santé Mentale et Exclusion Sociale* (2005)

l'atelier philo : on fait naître des choses de soi-même alors que dans les autres l'animateur peut apporter des choses plaquées sur la personne.

Une difficulté spécifique des femmes à prendre toute leur place dans le lieu s'est fait jour avec la nécessité d'identifier des ateliers spécifiques ouverts aux femmes pour aborder des questions qu'elles ne peuvent aborder dans un groupe mixte : un « club des femmes » a donc été créé à l'espace Convivial Citoyen leur permettant d'être accueillies, puis d'accueillir d'autres femmes, de se poser - de mettre, en confiance, des mots sur leurs difficultés en vue de mettre en place des ateliers répondant à leurs besoins - de découvrir pour les mettre en oeuvre leurs compétences et leur potentiel de mieux être : L'une des premières initiatives a été la création et l'animation d'un atelier « Soin de Soi » ouvert à tous (hommes et femmes) : il fonctionne un samedi tous les 15 jours de 16h à 18h – et a été défini par ses membres comme étant un espace où les personnes peuvent reprendre possession de leur corps pour atteindre un bien-être intérieur. Le travail se base sur la perception du corps à travers la sensation. Il se fonde sur le principe de la pairémulation⁵ où chacun peut former l'autre aux compétences qu'il a tiré de son expertise (ex : Gymnastique douce, yoga, techniques de relaxation ou de massage, hygiène alimentaire, et autres). Paradoxe apparent, C'est la prise en compte du besoin spécifique, par la création d'un espace spécifique, qui permet de retrouver une activité en groupe mixte où les femmes sont des « moteurs » de l'animation.

Chacun peut chercher et trouver dans le collectif les personnes qui vont le soutenir dans sa quête d'autonomie, de faire par soi-même. Ainsi, les activités qui se mettent en place sont proposées au groupe, par des personnes⁶, comme des moyens

⁵ Urbanités - Formation par la recherche-action de formateurs-trices en pratiques de pairémulation et de pairadvocacy, CREAD Rennes 2 et 2IRA, *Rapport général de Modélisation*, 2006-2007. www.2ira.org

⁶ à la différence d'une Maison des Jeunes et de la Culture, d'un Hôpital de Jour ou d'un Centre d'Activités à Thérapeutique à Temps Partiel où les activités sont proposées ou imposées par les professionnels, qui gardent la maîtrise de l'évaluation des besoins des personnes accueillies.

d'apprentissages ou de ré-appropriation de compétences. Ce qu'on a appris de la vie, ce qu'on apprend en faisant, car « *l'homme ne sait que ce qu'il fait* »⁷, mais aussi ce qu'on apprend en partageant des émotions avec les autres, dans des moments conviviaux et festifs par exemple, sont autant de ressources pour construire des savoirs d'action mis au service de son projet de vie et des projets collectifs. Ce qui est recherché, c'est une prise de conscience des personnes elles-mêmes⁸ qui analysent et décodent le monde sur lequel elles veulent agir collectivement, car « *personne n'est l'éducateur de quiconque, personne ne s'éduque lui-même, seuls les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde* »⁹.

Ces pratiques émancipatrices sont les vecteurs de transformations identitaires des sujets, transformant le monde¹⁰. En effet, si les identités sont des « constructions représentationnelles »¹¹, elles se construisent dans et au cours des activités du sujet. Même si la personne, comme sujet, est prise dans un réseau de déterminations, elle reste toujours capable de création singulière¹².

L'ouverture à des activités de création, nouvelles ou oubliées, ouvre le chemin des possibles pour une affirmation de soi qui s'était, en quelque sorte, appauvrie dans des injonctions identitaires socialement admises, celles attachées à l'étiquetage par les institutions du handicap, de la maladie mentale ou de l'exclusion, que la personne avait faites siennes. C'est ce qu'on appelle le stigmatisme¹³, lorsque les personnes ne sont plus vues, et/ou ne se voient plus, qu'à travers une seule caractéristique, dans une vision réductrice et défavorable de soi. Pour échapper à un « écrasement » de la

7 H. Arendt *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy 1961, p52

8 P. Freire, *Pédagogie des opprimés* Paris Maspero 1977

9 P. Freire idem

10 En référence aux théories philosophiques, sociologiques et psychosociologiques des constructions identitaires.

11 J. M Barbier définit les identités comme des constructions représentationnelles et discursives opérées par des sujets sur eux-mêmes ou sur d'autres avec lesquels ils sont en relation p 22 in *Constructions identitaires et mobilisation des sujets en formation*. Paris, l'Harmattan, 2006

12 Une telle structuration paradoxale du sujet est constamment évoquée : P. Ricoeur in *Soi-même comme un autre*, Paris : Le Seuil, 1990. H. Védrine in *Le sujet éclaté*, Le Livre de Poche, 2000, F. Flahaut, dans *Le sentiment d'exister*, Paris : Descartes et Cie, 2002.

13 E. Goffmann *Stigmates* Ed de Minuit Paris 1972

personnalité sur une dimension réductrice, ce qui est le cas lorsque une personne est réduite à sa maladie ou à son handicap, ne faut-il pas permettre à cette personne d'enrichir ses expériences d'acteur effectif¹⁴ « *transformateur du monde* » ?.

L'une des dimensions de l'identité est le positionnement de soi par rapport aux autres, dans une relation interindividuelle ou de groupe, qui correspond « à la manière dont un sujet se positionne par rapport à d'autres personnes, et le degré de communauté qu'il éprouve vis-à-vis de celui-ci »¹⁵. Les dimensions de l'identité varient selon l'appartenance à un groupe dominant ou dominé. Si les individus détenant un pouvoir économique, culturel ou symbolique se présentent de manière plus singulière, sous de multiples facettes identitaires, et construisent leur identité dans un processus de personnalisation, les « plus défavorisés » ont une identité plus positionnelle, fondée sur des caractéristiques qui sont attribuées, par d'autres, à leur groupe d'appartenance, dans un processus d'indifférenciation. Certaines études montrent, par ailleurs, que les individus se conforment progressivement aux normes et aux valeurs du groupe auquel ils s'intègrent ou auquel on les assimile¹⁶ : « *l'individu doit faire l'apprentissage de normes, de valeurs et de façons de faire que partagent les autres membres du groupe. La socialisation concernent ces apprentissages, autant au niveau du contenu qu'au niveau des processus.* »¹⁷. L'impasse « identitaire » serait alors l'appauvrissement par le seul fait d'être réduit à une seule assignation qui rendrait impossible le jeu du *Je*.

Notre ouverture au monde passe par la possibilité de ressentir des sensations, d'informer notre raisonnement par notre corps et depuis les dernières découvertes des neurobiologistes¹⁸, il est impossible de dissocier émotion, éprouvé et raison. Il

14 C. Castoriadis parle de sujet effectif in. *Sujet et vérité dans le monde social-historique*, Paris : Le Seuil 2002

15 R.Meyer (1989) cité p 147, in M.Bolognini et Y.Prêteur, *Estime de soi – perspectives développementales* Ed Delachaux et Niestlé, Lausanne, 1998

16 S. Guimond et M. Dambrun, *la construction sociale et scolaire du stigmata*, p177 in J.CCroizet, J.P Leyens, *Mauvaises Réputations*, Armand Colin, Paris 2003

¹⁷ S. Guimond et M. Dambrun, p 180

18 A. Damasio *L'erreur de Descartes* Paris, Odile Jacob, 1995, Jean Didier Vincent, *Le cœur des autres. Une biologie de la compassion* Paris Plon 2003

n'existe pas un sujet pur mais toujours un sujet incarné dans un corps, ému, affecté par le monde auquel il participe de fait .

Ainsi, on peut dire qu'en agissant pour transformer son environnement, on transforme sa propre façon de se sentir exister. Se sentir exister, c'est agir sur le réel : pour contrôler ce qui est au-dehors, on doit faire des choses, non seulement penser ou désirer¹⁹. Il s'agit d'une transformation solidaire, en spirale, entre le changement d'une représentation de soi, de l'activité à mettre en œuvre et de sa représentation de sa place dans le monde social. A travers la mise en œuvre de ces activités (conception, réalisation, évaluation), la personne tisse la trame entre soi et les situations pour tenir le fil rouge de son identité et, en faisant retour sur son expérience, prend conscience des acquis de développement et de ses potentiels.

Les activités relèvent d'une « *culture créative* », qui « *est un liant social qui donne espoir aux épreuves de l'existence, alors que la culture passive est une distraction qui fait passer le temps, mais ne résout rien. Pour que la culture offre des tuteurs de résilience, il faut engendrer des acteurs bien plus que des spectateurs* »²⁰.

On pourrait lire à travers ce propos un *a priori* idéologique faisant du développement de la personne un idéal. En effet, on connaît comment s'est pervertie toutes les tentations de créer « *l'homme nouveau* »²¹. Aussi, il ne s'agit pas d'imposer une norme de développement, mais bien de permettre à chacun de s'essayer et de se développer à sa mesure : c'est chacun qui détient la règle et le curseur²². L'acteur peut tout aussi bien être perçu par son entourage comme un simple spectateur, alors qu'il met toute sa subjectivité dans cette façon de participer et s'affirme acteur, à sa mesure, dans un échange d'émotions qui se joue entre lui, le « spectacle » et le monde.

19 D.W.Winnicot, *Jeu et réalité. L'espace potentiel*, Paris, Gallimard, 1984

20 B. Cyrulnick *Les vilains petits canards* Odile Jacob 2001 278p

21 E.Roudinesco, *La part obscure de nous-mêmes*, Paris, Albin Michel, 2007 p121 « *c'est à la vieille Europe, et à elle seule, que l'on doit la première formulation d'un programme crépusculaire, hautement pervers, qui consista à inverser radicalement les idéaux progressistes de la médecine positiviste pour transformer celle-ci, subrepticement, en une science criminelle qui aura pour nom l'« hygiène raciale »* ».

22 en référence aux pratiques de traitement de la douleur, cette dernière est évaluée par la personne qui souffre et pas seulement par les soignants.

Lors d'une réunion à l'Espace Convivial Citoyen de Paris, Éric C. nous avait expliqué l'approche qu'il avait de son implication dans l'atelier d'expression artistique et son approche "réconcilie" les tenants du travail et les tenants de la création car, pour lui, l'art est travail : travail de la matière, travail de sa propre matière : « C'est dans l'atelier de peinture que je me suis le plus réalisé. C'est un atelier qui m'a permis d'explorer d'autres univers. Il me donne envie de m'ouvrir aux autres et me permet de communiquer davantage, moi qui suis plutôt introverti. Cet atelier est un travail sur l'autonomie qui m'amène à le vivre avec passion, une passion pour la vie »²³.

Arnaud H. explique son travail d'écriture comme « réconciliant » les facettes de sa personnalité, scindée entre l'aspect dit normal, le comportement attendu, et l'aspect diagnostiqué et traité comme pathologique et anormal :

« je suis atteint de troubles schizophréniques et, je suis partagé entre deux desseins : le premier serait similaire à celui d'un moine cloîtré dans son lieu de vie, emprisonné entre quatre murs à produire des ouvrages picturaux ou littéraires qui ne cesseraient de taper à la porte de la bonne vieille conscience frustrée qu'elle est par le désir d'être parfois possédée par des forces fantastiques ou irrationnelles. Le deuxième dessein serait de partager avec mes semblables ce moment s'exprimant uniquement par le dessin, la musique, ou, l'écriture, ce moment irréel où la beauté d'une réflexion originale et l'affirmation d'une vie s'illuminent d'une façon foudroyante »²⁴.

La transformation de soi n'est pas forcément « bruyante » et ostensible, elle est parfois silencieuse, perceptible seulement dans ses effets. Pourtant elle est bien réelle ; elle est au cœur de l'expérience qui laisse sa marque, sa trace, et nous change imperceptiblement ou visiblement à nos yeux et/ou aux yeux des autres. C'est

23 E.Colas, intervention faite dans le cadre du Séminaire du Cercle des Pédagogies Emancipatrices - « Education pour la Transformation Sociale : questionnons nos pratiques » - Atelier de P. V. Taylor - 17-19 novembre 2003, UNESCO, Paris.

24 Témoignage d'A.Hoffmann, schizo et écrivain in M. Dutoit *De l'advocacy en France, Un mode de participation active des usagers en Santé Mentale* ENSP(à paraître 2008)

pourquoi il est important de créer les conditions d'existences d'expériences favorables où les personnes trouvent, individuellement et collectivement, la voie d'une transformation qui sera « viable » pour elle comme personne, acteur et auteur.

Gilles Deleuze et Félix Guattari ont écrit sur la pensée désirante²⁵ et l'élan humain qui entre en résistance avec la réalité, telle qu'elle prétend faire autorité et soumettre les individus à un ordre du monde. Ce qu'on appelle réalité est souvent le monde figé de ce qui fait impasse, ce qui apparaît impossible à changer ou à dépasser. En libérant la dynamique du désir, en créant les conditions d'une rencontre authentique entre les personnes, se créent des occasions d'exprimer des modes d'être plus imaginatifs, un enrichissement des subjectivités s'opère, et des voies nouvelles, des chemins insoupçonnés, s'inventent pour résoudre ces impasses, pour dépasser cette réalité qui semblait indépassable.

Ce sont des activités d'expression et de création qui procurent du plaisir. Pour ne pas être assimilées à de simples activités occupationnelles, elles doivent donner lieu à un échange : se rencontrer, toucher d'autres que soi et être touché par ces autres. « *Existentiellement impliqué* » le sujet « *ne prend pas simplement connaissance des états intérieurs vécus par les autres personnes, mais se trouve affecté par eux au sein du rapport qu'il a avec lui-même* »²⁶. C'est en convoquant la personne, comme auteur et créateur, en ouvrant la possibilité d'accueillir ses émotions, en mettant en jeu la résonance des temps biographique et sociétale, passé et présent, que l'activité créatrice ouvre un devenir, une envie d'exister pour soi et avec les autres.

Les activités peuvent être diverses, mais, quel que soit le moyen utilisé, elles sont toujours « créations », parce que l'expression de soi par la production d'une *œuvre*²⁷ qu'elle soit artistique, ou d'idées, dans le débat ou d'émotions collectives partagées dans la fête, change et transforme le monde dans lequel nous vivons, car notre environnement est relationnel, n'existe qu'en relation avec autrui.

25 G. Deleuze et F. Guattari *Anti-Œdipe, Capitalisme et schizophrénie* Paris, Edition de Minuit 1972/73

26 A. Honneth, *La Réification*, Essais Gallimard, Paris 2007, p65

27 Au sens d'H Arendt *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy 1961

Dans un même mouvement, cette création qui est une expression de soi très personnelle, inscrit le sujet dans une culture collective, car *l'oeuvre* ainsi produite existe, comme objet social ou moment social, pour et avec les autres, dans la société.

Faire la fête est une façon de se sentir exister dans le groupe, d'être singulier au milieu de tous, ses semblables. Faire la fête est une réjouissance dans l'être –ensemble. En faisant la fête ensemble, chacun exprime ainsi son attachement aux autres. C'est aussi le partage des émotions qui permet de se reconnaître en l'autre, de vibrer avec son semblable. C'est aussi l'occasion d'éprouver par ses sens, de retrouver ou de découvrir des sensations, celles du corps, des gestes sensuels ou tendres, qui naissent dans la danse, le chant ou le boire et le manger ensemble. La fête devient un projet collectif. Un moment qu'on imagine, auquel on rêve avec d'autres. La fête est conçue comme excessive ; excessive dans ses ambitions, réunir plus de cinquante personnes, créer un moment exceptionnel ; excessive dans le fait de devoir dépenser collectivement de l'argent dont on manque, individuellement et collectivement ; excessive dans l'investissement en temps de vie personnelle...mais c'est dans cette largesse et dans ce sacrifice du meilleur de soi-même, de l'investissement et la mise en jeu de ce qui représente pour chacun « le plus précieux », que réside le gain de cette fête et sa réussite, les retours « gagnants » collectivement et individuellement. Le principe organisateur de la fête a été « l'expression d'un désir, d'un souhait ... ». Comme le dit Nicole au lendemain de la fête du 29 décembre : « je me suis endormie avec des étoiles plein la tête ! ». La fête est donc une pratique mobilisatrice tant collectivement qu'individuellement²⁸.

Il conviendrait de reconnaître qu'agir avec d'autres dans les situations et les activités interactives permet un « jeu de reconnaissance » réciproque qui lie constructions de sens pour soi et significations pour autrui. Dans ces interactions et interrelations sociales s'ouvrent la possibilité d'enrichir et de jouer avec les différentes facettes de ce qu'on appelle la personnalité. C'est le jeu habituel auquel chacun a recours pour

28 extrait du bilan de la fête organisée à Advocacy Paris-IDF et Urbanités, Paris 29 décembre 05

garder une bonne estime de soi et se sentir exister, mais c'est aussi ce qui peut être refusé ou dénié aux personnes stigmatisées. Il y a donc différentes voies pour que les personnes se « ré -inventent » comme sujets en mettant en évidence les différentes dimensions de leur identité, la multiplicité des catégories et des traits qui les définissent, pour réduire l'impact de la menace d'un stéréotype négatif.

Si le terme de jeu retient l'attention, c'est peut-être qu'il permet d'introduire le fait que l'identité est une construction à géométrie variable, pas seulement quelque chose de soi qui se « livre », se donne à voir, parce que déjà là, mais réellement se produit(e) dans l'engagement dans une situation interactive. En effet, les concepts de *performance* et *performativité*²⁹, peuvent permettre de qualifier ce jeu d'interactions réciproques, où *ce qu'on fait, ce qu'on dit et ce qu'on montre de soi* sont indissociables de la relation intersubjective qui les lie. De nombreuses possibilités stratégiques se jouent dans les situations interactives, donnant lieu à des négociations, permettant aux personnes stigmatisées de « re-signifier » un soi différencié des jugements négatifs portés sur le groupe auquel ils sont assimilés et identifiés. C'est dans la vie sociale que s'inscrivent ces transformations réciproques car « *la vie sociale constitue, encore et toujours, le lieu où il s'agit (pour lui) d'exister : y participer est donc pour nous, que nous le voulions ou non, une fin en soi* »³⁰.

C'est sans doute un travail ouvert pour les professionnels que d'être le support permettant que s'expérimentent à partir d'activités « *de transformation du monde* » des possibilités d'enrichissement des images de soi, tant sont maintenant repérées la dynamique de transformations solidaires entre représentation de soi dans l'activité, représentation de l'activité et représentation de soi³¹ : *l'œuvrant, l'œuvré, l'œuvre*.

Martine DUTOIT

29 J. Austin inaugure la pragmatique de la performativité. « Je te plains », « je te promets que X », « je t'ordonne de X », sont des formules performatives telles qu'on fait en disant tout en disant simultanément qu'on fait - J. AUSTIN, *Quand dire, c'est faire* (How to do Things with Words, 1962), trad. G. Lane, Seuil, Paris, 1970

30 F. Flahault, *le paradoxe de robinson*, Paris, Mille et une nuits 2006, p83

31 JM Barbier et O. Galatanu *Action, affects et transformation de soi*, Paris, PUF, 1998